Ajoutez à cela une politique de bourses universitaires pour aider les jeunes de familles modestes à pousser la porte des universités. Et vous obtenez un bouillonnement culturel sans précédent.

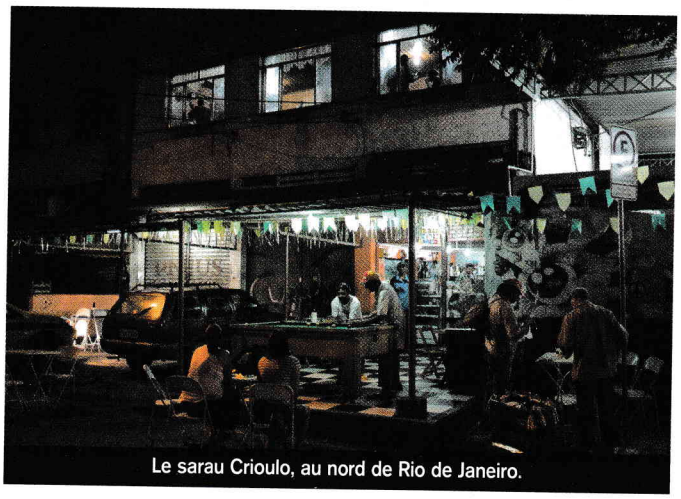
LA FIÈVRE DES SARAUS EMBRASE LA PÉRIPHÉRIE

Rien n'incarne mieux la fièvre littéraire des banlieues que l'explosion des saraus, ces scènes ouvertes qui prolifèrent comme jamais. Dans un bar crasseux ou sur la scène d'un théâtre, des anonymes se retrouvent pour lire et écouter des textes. Sur un cahier d'écolier ou un smartphone, avec une gestuelle de rappeur ou une timidité de coquette, ils déclament tout haut ce qu'ils écrivaient tout bas. L'entrée est gratuite, le micro ouvert à tous. Le sarau Cooperifa, créé en banlieue de São Paulo il y a treize ans, rassemble des centaines de personnes chaque mercredi soir.

Renan Wangler est l'un de ces agitateurs littéraires de l'ombre. Il a beau être un géant d'ébène de 27 ans, il baisse la voix et la tête lorsqu'il évoque les favelas qui encerclent son quartier ouvrier de Jardim América, en grande banlieue de Rio de Janeiro. « Là-bas, c'est le pouvoir parallèle qui fait la loi. Du coup, le crime et le trafic nous atteignent, évidemment », dit-il en désignant du menton les maisonnettes de brique agrippées aux collines. C'est pourtant dans ce quartier que le jeune père de famille a décidé d'organiser « son » sarau, intitulé « Jardim poético » (Jardin poétique). Un samedi par trimestre, une centaine de curieux investissent les chaises en plastique du Nalla's bar, un troquet avec billard, graffitis et guitares aux murs. Lors de la dernière édition ils ont écouté tour à tour une petite dame qui lançait son recueil de poésie, un comité d'écrivains amateurs puis des amoureux du verbe qui sortaient pour la première fois leurs textes des tiroirs.

« J'ai commencé à écrire des chansons pour mon groupe de rock puis je me suis mis à la poésie », raconte Renan, diplômé bibliothécaire et employé de pompes funèbres en attendant de trouver mieux. « Ma mère n'a pas terminé le collège et travaillait comme cantinière dans une école. Je suis la première génération de ma famille à aller à l'université », poursuit-il.

Comme des milliers d'adeptes des saraus, le jeune écrivain a élu domicile sur Internet. Ses rimes racontent la violence urbaine et la discrimination, mais aussi les chagrins d'amour et les interrogations existentielles. Il tient un blog de poésie, diffuse ses textes sur Facebook et s'apprête à publier son deuxième livre à compte d'auteur, via un éditeur virtuel. Marion Loire, du consulat de France, rapproche le phénomène des saraus du slam des banlieues françaises : « Le mouvement s'inscrit dans la foulée de la samba, qui a toujours raconté des histoires de quartiers populaires, mais aussi du mouvement hip-hop et de la musique funk, qui a quelques textes superbes », observe-t-elle.



Le sarau Crioulo, au nord de Rio de Janeiro.

VINCENT ROSENBLATT/AGENCIA OLHARES POUR LIRE

« SAUVÉ » PAR LES LIVRES

Ancien drogué, « sauvé » par les bouquins, l'écrivain Júlio Ludemir a organisé en 2010 à Rio de Janeiro la première foire littéraire de banlieue, la Flupp. L'événement a été critiqué pour ses liens avec la police, qui investissait à l'époque les favelas. Mais il a néanmoins créé la surprise. « Au début on nous a traités de fous : des Noirs, pauvres, lisant et parlant de littérature ? Jamais ! Mais aujourd'hui la formule est copiée dans plusieurs périphéries », se réjouit l'homme grisonnant, à la peau abîmée par les excès. « Pour moi la jeunesse populaire brésilienne d'aujourd'hui est comparable à celle de l'Europe ou des Etats-Unis des années 1960-1970. Elle n'est plus obligée d'entrer immédiatement dans le monde du travail – ou de devenir mère, pour les filles. Du coup elle peut faire un pas de côté et créer une contre-culture. »

En quatre ans d'existence, la Flupp a publié les nouvelles de 80 auteurs de favelas inconnus jusqu'ici. Ils sont femmes de ménage, étudiants sans le sou ou collectionneurs de jobs peu recommandables. « La violence a beaucoup moins de place dans leurs écrits que dans *La Cité de Dieu*. Ils parlent de la galère des transports, de la solidarité…, expose Júlio Ludemir. Même dans la forme : les textes sont moins hachés, façon tir de mitraillette. »

« ON EST FIERS DE NOTRE TERRITOIRE »

Ana Paula Lisboa, 26 ans, a été l'une des auteures remarquées en 2012. Sa nouvelle publiée décrit une prise de bec par téléphone entre une femme et son amant. « Tout se passe dans le van [taxi informel] que je prends le matin, raconte la jeune femme à la coupe afro. Ma vie de femme noire de la favela n'a rien à voir avec celle d'une fille blanche de la zone Sud [les quartiers huppés]. Par mes textes, je lui fais partager une réalité qu'elle n'aurait jamais connue autrement. »

Etudiante et coordinatrice de projets culturels pour les jeunes de banlieue, Ana Paula prend trois moyens de transport pour se rendre à son bureau. « Nous sommes excentrés mais ce n'est plus une honte, dit-elle. Il y a quelques années il fallait cacher qu'on venait de la favela. Aujourd'hui, on est fiers de notre territoire. »

A São Paulo, l'écrivain Sacolinha visite une école de banlieue chaque semaine. Il pousse les élèves à se plonger dans les bouquins alors que 27 % des Brésiliens sont illettrés – ils ne savent pas lire ou ne comprennent pas ce qu'ils lisent. « Les jeunes commencent par mes textes puis vont découvrir Machado de Assis (fondateur de l'Académie brésilienne de lettres) ou Tolstoï, assure le romancier. Et, sans vouloir jouer au psy, je leur prouve aussi qu'on peut être noir, pauvre, et atteindre ses objectifs. Ils manquent de modèles. »

L'inspiration, elle, ne manque pas. En avril, la police militaire de Rio de Janeiro a déclenché la « pacification » de la favela carioca de Maré, dominée par le narcotrafic. Ana Paula Lisboa a vu des policiers militaires et des tanks investir les ruelles de son quartier. Le sujet d'une prochaine nouvelle ? Pas forcément. « Je pense écrire sur les 12 de chaque mois, où il se passe toujours des choses importantes dans ma vie, songe-t-elle. Le 12 février dernier, par exemple, mon frère a été assassiné. » La littérature de périphérie n'a pas fini de déranger le Brésil.

Hélène Seingier

1. *Como a água do rio* (« Comme l'eau du fleuve »), publié en 2012 dans la collection Trames urbaines des éditions Aeroplano, à Rio de Janeiro.
2. Certaines nouvelles ont été publiées en France dans l'anthologie *Je suis favela*, des éditions Anacaona.
3. Egalement publiés dans l'anthologie *Je suis favela*.